

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 124 (2021)

Artikel: Secrets de geôle
Autor: Schneider, Sara
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1032647>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Secrets de geôle

SARA SCHNEIDER

Le cliquetis de bottes cloutées sonne sur les marches de pierre qui descendent jusqu'aux cellules, suivi d'éclats de voix aux intonations fâchées. Jol se lève de sa chaise sans précipitation; il a l'habitude des prisonniers récalcitrants, surtout le premier jour, ensuite ils ont tendance à rentrer dans le rang. Quand les gardes royaux débouchent en bas de l'escalier, Jol est surpris de les voir encadrer une femme. Ils la maintiennent à deux avec fermeté; elle a dû se débattre. Elle n'est pas sa première détenue, mais ses vêtements semblent de meilleure facture que les oripeaux qui recouvrent la racaille ordinaire. Du tissu bouffant orné de dentelle déborde de la robe rouge sombre déchirée qu'elle tente de maintenir en place, malgré ses liens. La dame est maquillée avec soin, même si du noir lui coule sur les joues et qu'une marque violette sur sa pommette droite témoigne d'un coup qu'elle a reçu. Une indocile. Elle détourne la tête ostensiblement pour fuir le regard de Jol. Il voit à ses mâchoires crispées que jouer les dures n'est pas naturel chez elle. Les quelques femmes qu'il a hébergées par le passé étaient plus aguerries; il n'était pas rare qu'elles l'interpellent en essayant de l'aguicher, puis qu'elles lui crachent dessus quand il restait de marbre. Celle-ci mobilise toutes ses forces pour paraître inébranlable. Il en déduit que sa malveillance doit être plus profondément enfouie.

— Voici la prisonnière Clari, déclare l'un des plantons. Elle a attenté à la vie du prince. Méfie-toi d'elle : elle peut se transformer en véritable furie. Dans quelle cellule la met-on ?

— La quatre, ici, à gauche.

Les cellules sont au nombre de huit, alignées de chaque côté d'un couloir central, les paires à gauche, les impaires à droite. Leurs murs sont constitués de pierre massive gris sombre et elles sont munies d'une grille à l'avant, pour que les détenus voient la lumière du jour, car seule la salle de garde est pourvue d'un soupirail. En plus de la femme qui vient d'arriver, Jol n'a qu'un seul pensionnaire qui occupe la cellule

trois. Les deux se feront face, ni trop près de la salle de garde, ni trop près du fond. Si la prisonnière se montre intraitable, il la déplacera en huit. Il s'agit d'une mesure de dernier recours. Jol connaît bien le malaise que l'on ressent à mesure que l'on s'approche du fond; il ne le souhaite qu'aux plus viles ordures.

La femme ne le regarde pas lorsqu'il ouvre la grille. Elle garde le dos tourné, même après qu'on lui a retiré ses liens, comme absorbée par la banquette à la paillasse défraîchie et le seau couvert d'une planche qui feront office de seul mobilier pour le temps de son séjour. Il sait que les détenues rechignent souvent à utiliser le seau, au début, quand elles ont encore une dignité à laquelle se raccrocher; ou alors elles le font sous couvert de la nuit, surtout quand un homme est incarcéré de l'autre côté du couloir. D'habitude, Jol veille à ne pas installer face à face des prisonniers de sexe opposé. Toutefois, si celle-ci a tenté de tuer le prince, elle n'obtiendra aucun traitement de faveur.

Le prince est un homme admirable. Tout le monde s'accorde à le dire. Certains prétendent même qu'il est une bénédiction pour le royaume. Sous le règne du vieux roi, le pays courait à sa perte avec l'Animort qui hantait ses chemins. Les paysans restaient cloîtrés chez eux et les récoltes pourrissaient sur pied. Si le prince n'était pas intervenu, la créature errerait toujours, libre de diffuser son poison d'angoisse et de pousser les humains dans le gouffre de leurs peurs; et le royaume aurait sombré dans la famine. À présent que le calme est revenu et que le fils règne au nom de son père malade, la population le vénère comme son sauveur. Mais Jol n'a que faire de ce que pensent les gens. Il se forge sa propre opinion. Et en ce qui le concerne, le prince est celui qui lui a permis de vivre dans la salle de garde quand on l'a jeté dehors de chez lui, suite à la mort de sa mère. Alors, malgré l'aspect pénible de son travail, Jol lui en est reconnaissant.

Les gardes sont partis. La prisonnière s'est assise sur sa banquette avec les genoux repliés contre sa poitrine. Sa robe esquisse autour d'elle la corole d'une fleur. Une fleur vénéneuse à en croire les hommes du prince. Jol s'est toujours méfié de la beauté. Sa mère, malgré son infinie bonté d'âme, était une véritable mocheté, et son père, qu'il n'a pas connu, ne devait pas relever le niveau, à en juger par la laideur de leur fils. Toute sa vie, les jolis minois, les gueules bien faites et bien mises, les beaux de nature ou par artifice se sont moqués de sa tronche de biais et de ses oreilles en oriflammes, de son ventre mou et de ses jambes arquées. C'est pourquoi la belle Clari lui fait l'effet d'un serpent, même s'il n'en a jamais vu en vrai.

— Je suis Jol, lance-t-il. Tu peux m'appeler s'il y a quelque chose de grave. Par exemple, si tu te sens mourir.

Elle se tourne face au mur, offrant toute son attention à cette pierre sombre qui suinte un moisi verdâtre. Jol n'a que faire de ses bouderies. Souvent, les détenus le rendent responsable de leur enfermement, alors qu'ils sont les seuls à blâmer. Celle-ci a beau renâcler et faire la tête, elle finira brisée, comme les autres. Lorsqu'il repart, le deuxième prisonnier se presse contre sa grille pour lui parler. C'est Bernel, un voleur et un escroc de la pire espèce. Sa ruse est collée sur son museau de fouine, comme un avertissement; il a piégé tous ceux qui se croyaient plus malins que lui, excepté celui qui l'a arrêté.

— Tu sais qui c'est, la dame? demande Bernel.

— Les hommes du prince ont dit qu'elle s'appelle Clari.

— C'est plus ou moins vrai. En réalité, c'est la duchesse de Clarimont. Une jeune veuve très convoitée dans les milieux nobles.

Le bandit connaît le nom de toutes les personnes d'importance du royaume.

— Et ça change quoi? Elle a tenté de tuer le prince. Elle doit payer.

Jol en a assez de cette conversation. Il a toujours l'impression que Bernel essaie de l'embobiner. Alors, il retourne dans la salle de garde. Sur le mur, la projection géométrique de la lumière à travers le soupirail indique que l'heure de partir en quête de victuailles approche. Jol vérifie, par principe, que les grilles sont bien fermées et quitte la prison pour prendre la direction de la grange. Les employés de la citadelle le saluent en hochant le chef; ils ont l'habitude de le voir fureter ici et là. Dès l'entrée dans le bâtiment, la senteur suave de l'herbe coupée l'accueille. Il inspire à fond cette odeur qui le change de celle du salpêtre et de la pierre humide. Il se faufile entre le mur intérieur et le foin et trouve l'objet de ses recherches : un beau rat noir est pris dans l'une de ses trappes, déjà mort, mais pas depuis longtemps; le corps est encore tiède. Tant mieux, ils sont plus appréciés quand ils sont frais. Jol poursuit sa collecte dans les silos à grain, avant de rebrousser chemin en direction des cuisines. Lorsqu'il pénètre dans la pièce surchauffée et bouillonnante d'activité, le fil de fer sur lequel il a embroché ses prises porte déjà deux rats et deux souris. Un marmiton délaisse sa broche, le temps de tendre à Jol une boîte contenant trois souris grises. Le geôlier les ajoute à sa collection. La récolte est bonne. Si un jour il vient à manquer de nuisibles, il est certain qu'il lui suffira de se présenter aux clapiers et on lui donnera un lapin. Au

château, on est redevable envers lui pour son travail; il est en quelque sorte le garant de la tranquillité. Avant de sortir, il attrape l'anse d'un petit chaudron qui repose sur une pierre de lâtre et envoie un bref salut de la tête à la cantonade que personne ne lui rend. On lui adresse rarement la parole; d'ailleurs, il ne vient pas pour la conversation.

Lorsque Jol regagne la prison, Bernel appuie sa tête entre deux barreaux et détaille le butin du jour que le geôlier vient de poser sur la table.

— Qu'est-ce qu'on a là? Rats et souris? J'en connais une qui va se régaler!

Jol ne répond pas. Il n'est pas d'humeur à plaisanter. Il l'est rarement, avant les repas, et après encore moins. Muni de sa collection de rongeurs et d'un seau d'eau, il parcourt le couloir entre les cellules jusqu'à son extrémité et s'agenouille. Le tremblement de ses mains fait cliqueter le trousseau qu'il décroche de sa ceinture. Il en dégage une clé plus grande que les autres. Déjà, il sent la tension familière entre ses épaules et l'impression d'un souffle froid le long de son dos. Son cœur accélère et sa respiration s'aligne sur cette cadence d'alerte. Même après des mois, son corps ne s'habitue pas à ce traitement et il se laisse gagner par la panique à chaque fois. Jol a beau s'en sortir vivant, jour après jour, son organisme lui envoie néanmoins des signaux de détresse. Tout s'obscurcit autour de lui, sauf la serrure de la trappe métallique au sol. Il déverrouille le mécanisme et soulève la lourde plaque. Une bouffée d'angoisse le saisit; il est conscient que rien ne peut lutter contre cette certitude que sa vie le quitte. Devant lui, le trou s'ouvre sur l'obscurité. Comme il connaît l'emplacement de l'auge, à l'aplomb de l'ouverture, il y déverse à l'aveugle le contenu du seau. L'étau de sa peur s'écarte à peine, juste assez pour le laisser libre de ses mouvements. Jol attrape les rats et les souris, il les jette dans le trou, claque le couvercle et verrouille la serrure, haletant. Couvert de sueur froide, il se traîne jusqu'à la grille de la cellule la plus proche et s'y adosse. Il prend peu à peu conscience qu'il a survécu et en est surpris, comme chaque jour. À peine assuré sur ses jambes, Jol reprend son seau et regagne la salle de garde en titubant.

En dépassant la cellule de Clari, il remarque qu'elle s'est avancée vers la grille. Elle est livide. Les coulées noires qui strient ses joues et le coquard sur sa peau pâle donnent à ses traits un air fantomatique.

— C'est l'Animort? Elle est ici? demande-t-elle d'une voix blanche.

— Oui.

— Miséricorde.

— Loué soit le prince d'avoir débarrassé le royaume de cette chose.

— Maudit soit le prince, crache-t-elle en retour avant de regagner sa banquette.

Elle paiera pour cette offense : on ne s'attaque pas au prince impunément. Jol est toutefois surpris par son sang-froid face à l'expérience du nourrissage, surtout si on la compare à l'attitude de Bernel qui est resté et restera au fond de sa cellule jusqu'à la distribution de son repas. Le bandit fanfaronne toujours avant l'ouverture de la trappe, puis le spectre de sa propre mort le plaque contre le mur jusqu'à ce que la pisse froide qui imprègne son pantalon le ramène à la réalité. Jol sait à quel point cette peur est fondée. Il a vu l'Animort et il croit perdre l'esprit chaque fois qu'il y repense. Jamais, il n'aurait dû jeter cette torche enflammée au fond du cachot, jamais.

Dans la salle de garde, Jol prépare les gamelles des prisonniers et la sienne. On leur cuisine souvent une potée épaisse et nourrissante, sans qu'il soit possible d'y identifier viande ou légumes, tant ils sont surcuits. Peu importe. Les deux détenus viennent chercher leur pitance à la grille. Jol tend à Bernel un pantalon propre ; c'est devenu une habitude entre eux. D'ordinaire, Bernel se change immédiatement et redonne au gardien ses habits souillés. Cette fois, il lance un regard à Clari et hésite. Elle a beau avoir reçu sa gamelle, elle demeure près des barreaux, les yeux fixés sur lui. Finalement, ce n'est pas elle qui sera la plus embarrassée par le face-à-face de leurs cellules. Pourtant elle reste magnanime et se contente de le mettre mal à l'aise avant de se retourner. En prison, la connaissance des secrets honteux des uns et des autres peut être utilisée comme une arme qu'on garde sous le coude en signe de trêve ou qu'on lance en vue de blesser. À la grande surprise de Jol, Clari a choisi la paix. Lui-même privilégie cette voie en fournissant à Bernel des habits propres, sans commentaires, mais il n'exclut pas de se servir de cette petite faiblesse contre lui un jour, si nécessaire.

À l'heure de dormir, Jol apporte à Clari une couverture en laine. Elle la lui arrache des mains sans le remercier. Elle s'accroche encore à cette morgue des nobles persuadés que tout leur est dû. Dans l'intimité de son esprit, Jol fait le pari que son premier merci lui sera extirpé après trois jours. À la lumière d'une lanterne, il déplie une banquette rabattue contre le mur de la salle de garde et y arrange un semblant de literie. Cette couchette de fortune a été installée pour lui. Jadis, quand deux

gardiens se partageaient le travail, personne ne dormait sur place. À présent, il est en poste jour et nuit et ça lui convient bien; il n'a pas grand-chose à faire dehors.

Au matin, après s'être occupé de ses propres besoins, il débarrasse les prisonniers de leur seau et les fournit en eau claire, même si on lui a affirmé que les détenus ne méritent pas tant d'égards. Aussi longtemps que ses pensionnaires ne lui créent pas d'ennuis, Jol est un geôlier accommodant; dans le cas contraire, il n'hésite pas à sévir en négligeant l'hygiène ou en diminuant les portions de nourriture. Il se voit comme le garant d'une certaine justice à l'échelle de sa prison où il remplit à la fois les rôles de juge et d'exécuteur. Quand Clari pousse son seau vers la grille, il remarque qu'elle a réparé sa robe en rattachant grossièrement les tissus déchirés à l'aide de brins de laine tirés de la couverture. Puisqu'elle n'a pour outils que ses dents et ses doigts, elle a dû faire preuve d'une ingéniosité étonnante. Il se sent à la fois fâché qu'elle ait dégradé le matériel de la prison et impressionné par sa débrouillardise. Après avoir réclamé la couverture en retour, il constate que le prélèvement de laine n'est pas perceptible. Elle est douée malgré tout, la duchesse. Il décide de laisser couler, il se sent l'âme d'un juge magnanime.

Ce n'est qu'ensuite que l'ambiance se gâte. Clari occupe sa journée à vitupérer contre le prince. S'il fallait la croire, l'homme ne serait qu'un manipulateur vicieux, doublé d'un oppresseur malveillant et pleutre de surcroît. Jol fait la sourde oreille; le prince a débarrassé le royaume de l'Animort et, en ce qui le concerne, il lui a évité d'échouer dans la rue. Toutes ces jérémiades l'insupportent, et il finit par partir à la chasse aux rongeurs, crispé d'exaspération. Ses tapettes à rats ont été déclenchées, mais elles sont vides, tout comme son piège à fouine. Les silos lui fournissent une musaraigne et le marmiton deux souris seulement. Quand il va chercher un lapin, on lui dit que tout ce qui est mangeable a été abattu pour une fête donnée au château. Il joue de malchance et l'éleveur se prétend désolé pour lui. Les gens du château semblent avoir bien vite oublié qu'ils lui doivent leur tranquillité. Chargé de son maigre butin, il regagne la prison, dépit.

Jol craint la frustration de l'Animort. Il ressent d'avance la colère qui va émaner d'elle quand elle se rendra compte de la frugalité de son repas. Ses membres se mettent à trembler. Il repousse le moment du nourrissage jusqu'à ce que les corps des rongeurs commencent à se rigidifier. Alors, il ne peut attendre davantage: des proies durcies seraient délaissées et la fureur de la créature grimperait encore d'un cran.

Jol sent son cœur taper dans sa gorge avant même de pénétrer dans le couloir. C'est comme si la créature sentait sa terreur et y participait, malgré la pierre et le métal qui l'enferment. Les prisonniers sont eux aussi frappés d'effroi. Bernel reste pétrifié au fond de sa cellule et Clari s'accroche à ses barreaux, les dents serrées à s'en faire tressaillir les mâchoires. Jol avance pas à pas vers le gouffre de l'horreur. Il ouvre la trappe en quelques gestes brusques et non assurés. La transpiration colle sa tunique à son dos et pourtant il a l'impression de n'avoir jamais eu si froid. Toute envie le quitte; il laisse ses désirs s'évanouir dans le néant en même temps qu'il vide son seau. L'étreinte de la peur ne se desserre pas. Les trois proies sont jetées à la hâte et le battant claqué. Le bruit métallique sonne comme le coup unique d'une cloche d'agonie. Malgré le couvercle, l'ire de l'Aminort s'évade pour heurter le geôlier d'une poussée d'horreur pure. Jol est incapable de combattre cette noirceur qui l'envahit. Son corps se fige. Il n'a plus la force de se traîner sur le côté. Cloué au sol, il est parcouru d'ondes néfastes dont le flux le submerge de panique et le reflux emporte sa substance vitale.

Il perd conscience, vraisemblablement, puisqu'il finit par revenir à lui. Une voix de femme crie son nom, puis se tait quand il relève la tête. Peu soucieux de sa dignité, il rampe puis entame à quatre pattes le trajet jusqu'à la salle de garde en poussant le seau vide. À hauteur de la cellule quatre, il voit Clari, toujours derrière sa grille. Des coulées de larmes strient ses joues : elle semble triste plutôt qu'apeurée.

— Tous les jours, c'est pareil ? demande-t-elle.

Incapable de parler, Jol laisse tomber sa tête en guise d'acquiescement.

— Et il n'est pas possible de la faire mourir de faim, si je comprends bien.

Une voix rauque lui répond du fond de la cellule d'en face.

— Elle ne peut pas mourir. Plus on l'affame et plus elle projette loin sa frustration. Elle aurait tôt fait de pousser la moitié du royaume dans la terreur.

— Alors le prince l'enferme ici, sous la vigilance d'un geôlier dévoué au point de s'infliger une torture quotidienne. Quelle infâme ordure !

Pendant le dialogue des deux prisonniers, Jol a atteint la salle de garde. Il s'affale sur sa chaise et proteste d'une voix molle :

— C'est faux. Le prince m'a offert un logement quand...

— Arrête de dire ça, Jol ! le coupe Bernel. Clari a raison. Le prince s'est simplement attaché ta loyauté, pour qu'en échange tu voues ta vie

à prendre soin de sa créature; pour que tu la lui gardes à portée de main, tout en la neutralisant. Tu passes tes jours et tes nuits dans ce donjon. Les seules fois où tu vois le soleil, c'est pour aller chercher à manger pour l'Animort. Tu es enfermé ici, prisonnier comme nous, la torture en prime.

— Tu ne comprends pas, proteste Jol.

— C'est toi qui ne comprends pas, intervient Clari. Le prince est loin du héros que tu t'imagines.

Jol se ferme aux arguments de Bernel et de Clari. Il sent qu'on cherche à le manipuler et il n'aime pas ça. Le mieux est encore de quitter la salle.

Le lendemain, la récolte est à peine meilleure : un rat et deux souris. C'est toujours insuffisant, mais on lui refuse les jeunes lapereaux qu'il réclame. On lui abandonne le souci du nourrissage et celui de la tranquillité de tous. Le courroux de la bête va une fois de plus supplicier son seul geôlier. Il en est douloureusement conscient lorsque ses jambes rechignent à avancer vers la trappe. Clari se tient derrière sa grille et le regarde avec une expression qu'il ne lui a jamais vue : de la compassion.

— Ça va aller, Jol, lui dit-elle. Tu n'es pas seul. Écoute ma voix.

Les paroles de Clari sont comme des pierres saillantes dans l'escalade d'une paroi rocheuse. Jol s'y accroche et progresse de l'une à l'autre. Elle dit « il fait beau, dehors », « tu vas bien » ou « imagine l'odeur du serpolet quand tu le frottes entre tes doigts ». À un moment, sa voix s'altère et devient plus tendue. Jol tressaille; l'angoisse referme ses serres griffues sur sa nuque. Mais Clari reprend, et malgré son tremblement perceptible, les images qu'elle égrène restent légères et lumineuses. Elles finissent par conduire Jol au sommet d'une pénible ascension, vers sa délivrance. Lorsque le couvercle métallique se referme sur le cloaque de l'Animort, le geôlier se surprend à tenir encore debout. Tremblant et transpirant, certes, mais animé du sentiment d'être en vie. Ce jour-là, pour la première fois depuis le début de son incarcération, Bernel n'a pas besoin d'un pantalon de rechange. Ce jour-là, quand Jol tend sa gamelle à Clari, elle le remercie. Elle a un jour d'avance sur ses prévisions : il a perdu son pari avec lui-même et, étrangement, cela le met en joie.

— Imagine que tu es ailleurs, dans un endroit que tu aimes.

— La forêt, prononce-t-il entre ses dents serrées, en avançant vers la trappe avec ses rongeurs et son seau.

Ce jour-là, Clari le fait parler pour occuper son esprit et Bernel assiste au nourrissage depuis sa grille. Le malfrat reste concentré sur les mots des deux autres.

— Que fais-tu en forêt ?

— Je cueille des cèpes et des girolles pour une omelette. Maman prépare et cuisine toujours le soir les champignons que je trouve dans la journée. Elle met beaucoup d'ail et de persil dans les omelettes, parce que j'aime ça.

Machinalement, Jol ouvre la trappe. Il se tient debout avec le seau, à califourchon au-dessus du trou, une position plus pratique pour viser l'auge.

— Décris-moi le temps qu'il fait.

— Il fait beau, avec un vent d'est qui chasse les nuages et courbe les cimes. Dans la forêt, je suis protégé, et j'entends juste le souffle dans les branches. Il a plu le jour précédent ; je sens l'odeur des aiguilles de sapin quand je marche.

— Tu as réussi, Jol.

En effet, il se tient bien droit et respire normalement. Les muscles de ses épaules sont à peine tendus.

— Merci, dit-il.

Il se demande si Clari a parié qu'elle lui ferait prononcer ce mot après trois jours, et il sourit, se sentant à la fois benêt et content.

Dès lors, le nourrissage devient pour ainsi dire un travail d'équipe. Clari guide Jol vers les paysages sécurisants de son esprit, lui permettant de s'acquitter de sa corvée sans aucun tourment. De son côté, il s'enhardit et laisse parfois la trappe ouverte plus longtemps que nécessaire, comme pour mettre à l'épreuve ce nouveau courage qui l'anime. Un jour de maigre récolte, il oppose à la fureur de la bête le souvenir d'un éclat de rire de Clari, et il résiste à l'assaut. Il est devenu maître de son angoisse. Elle se tapit encore dans les méandres de son esprit, toutefois il parvient à l'y garder sous clé. La terreur projetée par la créature s'amenuise à mesure que le geôlier contrôle sa propre peur. La confiance de Jol s'étoffe jusqu'à vouloir observer l'Animort une nouvelle fois. Plutôt que de jeter une torche au fond du trou, il descend une

lanterne au bout d'une corde. La bête s'approche et le halo dévoile son monstrueux profil. Jol tressaille; ses barrières s'effondrent et la terreur emplit ses veines d'un liquide glacé. Il lâche la lanterne qui s'écrase au sol sans s'éteindre.

La voix de Clari le raccroche à la raison, juste avant qu'il perde tout contrôle.

- Elle est sidérante et sensationnelle comme la foudre, Jol.
- Sidérante et sensationnelle... prononce-t-il avec difficulté.
- Elle est singulière comme... comme quoi, Jol ?
- Singulière... comme la reine des fourmis.

Il respire plus librement. Ses poings se détendent.

— Et étonnante, continue Clari.

— Étonnante comme une mûre sucrée au milieu des ronces. Elle est remarquable, comme un arbre plusieurs fois centenaire. Et formidable, comme le galop d'un jeune cheval.

Jol regarde l'Animort; il n'a plus peur.

Depuis cet épisode, la prison semble plus lumineuse. Jol cueille pour Clari les fleurs sauvages qui poussent au pied du donjon et il va même jusqu'à lui fournir du savon. Parfois, il l'appelle Duchesse et ça la fait sourire. Elle semble avoir tempéré son animosité envers le prince, car elle n'aborde plus le sujet, au plus grand soulagement de son geôlier qui vivait mal le tiraillement infligé à son allégeance. Jol s'installe dans une routine qu'il espère durable. Il tend même à oublier que Clari est incarcérée pour tentative de meurtre, jusqu'au jour où deux gardes se présentent à la prison pour l'amener à son procès. Alors, la moue rageuse qui déformait les traits de la duchesse à son arrivée reprend possession de son visage. Elle referme sur elle la coque de protection rigide dans laquelle elle s'était claquemurée autrefois. Lorsqu'elle est emmenée, le monde de Jol s'assombrit. Les murs se resserrent sur ce qui redevient un lieu de détention sinistre et puant.

Quand, enfin, le cliquetis de bottes cloutées sonne sur les marches de pierre, Jol se lève de sa chaise avec précipitation. On pousse vers lui une femme brisée. La broussaille de sa chevelure forme une masse sauvage autour de son visage marqué. Un nouveau coquard remplace l'ancien, avec une coupure sur la pommette qui saigne jusqu'à son corsage. Sa robe bâille sur des dessous sales et déchirés. Les salopards s'en sont donné à cœur joie avec elle.

— Elle est condamnée à mort, annonce l'un d'eux. Elle sera brûlée sur le bûcher demain après-midi.

Un cri de protestation s'étrangle dans la gorge de Jol : un gardien de prison n'a pas à donner son avis à propos d'une sentence, même si elle est inhumaine et cruelle, même si elle équivaut à l'anéantissement d'un espoir. Il soustrait Clari à la poigne des gardes et la conduit à sa cellule. Elle ignore son regard désolé pour se pelotonner sur sa couchette. Le simulacre d'harmonie qui berçait l'endroit durant les derniers jours a éclaté en tessons aigus et blessants. Jol ne s'est pas senti aussi désespéré depuis le décès de sa mère. À l'heure de nourrir l'Animort, l'ancien vide qu'il avait cru comblé bée à nouveau en un abîme vorace. Lorsqu'il ouvre la trappe avec, pourtant, la promesse d'un repas copieux, une onde de frustration le traverse et le pousse à genoux. L'ire de la créature le heurte à la manière d'un reproche furieux et il ne trouve nul paysage ou souvenir apaisant à lui opposer, rien qu'un désarroi extrême et une irréfrenable peur du lendemain, implacable et dévastatrice. Jol termine sa corvée en rampant dans sa sueur, comme jadis. Bernel a commis l'erreur d'assister à la scène à l'avant de sa cellule. Les serres rigidifiées de ses phalanges blanchies cramponnent la grille alors que son pantalon s'assombrit de la terreur qui s'échappe de lui.

Jol se traîne jusqu'à la cellule du bandit. En face d'eux, le corps de Clari demeure immobile, ne donnant aucune indication du degré de souffrance que lui a infligé l'Animort. Les deux hommes gardent le regard fixé sur elle.

— Clari ? appelle Jol.

Elle reste tournée vers le mur, mais sa voix leur parvient, sombre et claire à la fois.

— Ne les laisse pas me torturer, Jol. Je préfère encore que tu me jettes dans ce trou avec l'Animort. Elle a déjà pris mon mari ; laissons-la s'occuper de moi aussi. Ses méthodes sont certainement plus expéditives que le bûcher.

Bernel intervient ; sa dignité s'est évanouie pour toujours avec ses habits souillés et ses mains qui ne répondent plus à sa volonté, mais il n'en a cure. Une lueur d'intérêt s'est allumée dans son regard de fouine.

— Le duc de Clarimont a été tué par l'Animort ?

— Lui et les deux cents autres que le prince a envoyés à l'assaut de la créature par groupes de dix, en sachant très bien qu'ils y laisseraient la vie. J'ai mené l'enquête et trouvé un témoin qui m'a rapporté la scène.

C'est ensuite que les hommes du prince ont héroïquement acculé la bête dans un piège, et qu'il s'en est attribué toute la gloire.

— C'est étrange, je croyais ton mari dans la marine ?

— Tu es bien renseigné.

Bernel baisse le menton d'un air faussement flatté.

— Un escroc informé en vaut deux.

— Mon mari officiait effectivement dans la marine. Mais le prince l'a réquisitionné spécialement pour la chasse à l'Animort, ainsi que tout l'équipage de son bateau. Aucun n'en a réchappé.

— Quel était le nom de son bateau ?

— *L'Intrépide*.

— Très intéressant. *L'Intrépide* a débarqué au printemps une énorme caisse bardée de fer que mon contact au port a surveillé de près. On se tient toujours informé des nouveaux arrivages. Le gaillard m'a dit que ce n'était pas un coup pour nous, et qu'il valait mieux éviter cette caisse, parce que les marins qui s'en approchaient étaient tous devenus à moitié fous. On n'a jamais su ce que cette cargaison était devenue. Et tu m'annonces que le prince a ensuite fait exécuter tout l'équipage du navire ? On dirait bien le commanditaire d'une livraison suspecte qui couvre ses traces.

Tous les regards glissent vers la trappe au fond du couloir. Jol se lève pesamment en secouant la tête.

— Je ne peux pas le croire, proteste-t-il. Le prince n'a pas fait venir l'Animort dans le royaume !

— Bien sûr que si ! renchérit Bernel dont l'esprit vif assemble les données comme on résout une énigme. Il a lâché la créature sur le royaume pour provoquer la panique et la ruine ; ensuite, il l'a capturée pour faire figure de sauveur. C'est un sale type auquel son propre père rechignait à léguer le royaume ; tout le monde s'accorde à l'oublier depuis qu'il passe pour un héros, mais Clari a raison, c'est une ordure. Il a certainement découvert qu'elle a mené l'enquête. Il a pris peur et il veut la faire taire.

Elle acquiesce.

— Il a d'abord voulu m'épouser, pour me mettre sous sa coupe. Quand j'ai refusé, il a essayé de me forcer, et comme je l'ai griffé en me débattant, il en a profité pour inventer cette tentative d'assassinat qui me condamne. Je veux pouvoir disposer de ma propre vie, Jol. Ne le laisse pas m'infliger cette mort lente et atroce.

Jol a envie de poser sa main sur celle de Clari, mais il se retient et s'éloigne, bousculé dans ses certitudes de façon douloureuse. Il se sent l'âme meurtrie, comme s'il gisait pantelant à côté du trou béant d'une Animort fâchée. Une seule pensée, extrême et brutale, émerge du chaos de sa conscience : il n'enverra pas Clari sur le bûcher.

Le lendemain, lorsqu'il sort ses clés, son trousseau tinte d'une curieuse façon, comme les dernières notes d'un morceau de musique. Sur le fil de fer accroché à son épaule, il sent les corps chauds de quatre rats et d'une fouine, un mets d'exception pour ce jour funeste. Il ouvre tout grand le couvercle métallique et se tient en marge du trou. Un vide étrange a remplacé sa peur. Il devine dans la cellule sur sa droite la présence de Bernel qui a finalement réussi à décrocher ses mains de sa grille et se garde de les y cramponner à nouveau. Sur sa gauche se tient Clari, libérée, qui de sa voix incroyablement posée et calme, égrène des paroles rassurantes. « Tout ira bien », confirme-t-il comme un écho, et il se surprend à s'en convaincre lui-même. En maîtrisant un début de tremblement, il glisse par l'orifice une corde, seul lien entre le monde d'en bas et celui d'en haut.

Le moment est venu. Le regard qu'il échange avec Clari porte le poids de leur implacable décision. Il lance le premier rat d'un geste retenu et le corps du rongeur s'immobilise en bordure du trou. Un long appendice gris, plus proche de l'os décharné que du doigt humain, tâtonne la périphérie de la trappe et s'empare du petit cadavre. S'ensuit un bruit de succion, puis la créature s'extirpe lentement du cachot. Elle est singulière comme la reine des fourmis et aussi remarquable qu'un arbre centenaire. Elle se déplace avec le même calme que ressentent ceux qui lui font face. Seuls les pleutres et ceux qui lui veulent du mal ont à craindre pour leur vie. Jol lâche un deuxième rat juste devant lui et se tourne vers Clari.

— Allons présenter notre nouvelle amie au prince.

Sara Schneider est née et habite aux Breuleux, dans le Jura. Passionnée de littérature fantastique, amatrice des œuvres de Robin Hobb ou David Eddings, elle aime raconter des histoires centrées sur les personnages. Elle privilégie une écriture fluide et rythmée, son but étant que le lecteur éprouve autant de plaisir à lire l'histoire qu'elle à l'écrire.

Sara Schneider a fait des études de lettres en langues étrangères, puis travaillé pour un fournisseur d'accès internet américain. Après être devenue maman, elle a développé sa petite entreprise de création de sites en parallèle avec sa vie de mère au foyer. L'écriture s'est imposée à elle sur le tard, une fois que tout le reste était installé et « sur les rails ».

Depuis août 2020, Sara Schneider est chargée de divers mandats éditoriaux pour des maisons d'édition ou des auteurs indépendants. Le monde de l'écrit est aujourd'hui celui dans lequel elle s'épanouit professionnellement.

La saga les Enfants d'Aliel est sa première publication. Le quatrième tome est paru en juin 2021. Elle comprendra 5 tomes. Des nouvelles de sa plume ont également été publiées dans les recueils Éclats de chocolat, aux éditions Hélice Hélas, avril 2021 et Halloween en 13 nouvelles, éditions Kadaline, octobre 2021.